



*Un monsieur vêtu avec élégance recherchée apparut dans le hall et se dirigea vers la table...*

C. I.

LIVRAISON 241



Leni baissa la tête.

Elle tremblait de tout ses membres et sa poitrine était secouée de sanglots convulsifs, tandis qu'elle se tordait les mains de désespoir.

— Fritz ! Fritz ! Mon pauvre Fritz ! gémissait-elle

Mais, après quelques minutes, elle parvint à recouvrer son sang-froid et, se tournant de nouveau vers le missionnaire, elle lui dit sur un ton résolu :

— Vous savez quelles difficultés j'ai eues à surmonter pour venir ici. Maintenant, je me trouve en présence du plus horrible sort qui se puisse imaginer... Aidez-moi, je vous en prie, Monsieur l'abbé ! Donnez-moi au moins un conseil ! Comment pourrai-je faire pour voir mon fiancé ? Peut-être que si je pouvais lui parler, lui dire quelques mots de consolation, cela lui donnerait du courage. Le seul fait de me savoir près de lui l'aiderait à supporter ses souffrances.

Le prêtre se mit à réfléchir.

— Votre fidélité et votre amour sont réellement dignes d'une grande estime et je voudrais vraiment pouvoir vous aider.

— Et ne le pouvez-vous point ?

— Luders se trouve déjà dans le camp de déportation.. Mon collègue Ortzen, qui vous a envoyée ici, s'occupera de lui. Quant à moi, je vais tâcher de savoir son numéro afin de faciliter les recherches.

— Croyez-vous que je pourrai le voir ?

— Vous pourrez en tout cas entrer dans le camp de déportation grâce à votre qualité de demoiselle missionnaire.

— C'est précisément dans l'espoir de pouvoir rejoindre mon fiancé que je suis devenue missionnaire, dit Leni.

— Je vous en félicite. Vous avez certainement choisi la meilleure voie à suivre... Comme missionnaire, vous

pourrez toujours accompagner le chapelain dans ses visites aux prisonniers... Seulement, je dois vous conseiller la plus grande prudence, car si les soupçons des autorités étaient éveillés, on vous interdirait certainement de revenir au camp.

— Je serai prudente, Monsieur l'abbé, je vous le promets.

Le prêtre lui tendit la main.

— J'espère pouvoir vous donner des nouvelles dans un jour ou deux, lui dit-il.

Leni le remercia encore et se retira.

— Condamné aux travaux forcés à perpétuité ! murmurait-elle mélancoliquement tandis qu'elle retournait vers la maison où l'attendait le Père Van Houten. Il faut que je le sauve !



CHAPITRE CCLXXIII.

UN COUP DE THEATRE.

Le capitaine Rieur se rendit à l'hôtel où le Chéik Abd-el-Rahman occupait une grande chambre somptueusement meublée.

Il fut immédiatement reçu par le prince qui était très curieux de savoir ce que le colonel Picquart pensait de la disparition d'Amy Nabet.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il à l'officier en lui tendant la main. Il y a longtemps que je n'avais pas eu le plaisir de vous voir et je suis bien content de ce que vous ayez enfin pensé à venir me rendre visite... Quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous ?

— Tout va très bien, Altesse, je vous remercie. Si je n'ai pu venir vous voir ces jours-ci, c'est parce que je dois tenir compagnie au colonel Picquart qui n'est à Tunis que depuis quelques semaines.

Le prince fronça les sourcils et murmura :

— Il vous plaît, ce colonel Picquart ? Moi je ne le trouve pas bien sympathique !

— Vraiment ? fit le capitaine en souriant.

Le Chéik haussa les épaules.

— C'est un orgueilleux, fit-il. Il cherche à se donner

de l'importance ici, alors qu'à Paris on ne veut plus de lui...

— Comment savez-vous cela Altesse ?

— Je suis assez bien renseigné sur ce qui se passe à Paris et ailleurs, répondit le prince avec un petit sourire de fatuité.

Le capitaine accepta une cigarette et s'installa commodément dans un fauteuil, vis-à-vis du potentat.

— Done, fit-il, le colonel Picquart n'a pas le bonheur de vous plaire, Altesse ?

— Est-ce que cela vous étonne ? Vous étiez pourtant là quand j'ai eu cette discussion avec lui dans le hall de l'hôtel.

— C'est un homme qui n'aime pas beaucoup un certain genre de plaisanteries.

— Il a mauvais caractère !

— Peut-être. En tout cas, il est encore de mauvaise humeur.

— Encore de mauvaise humeur ? Qu'est-ce qui lui est donc arrivé ?

— La danseuse Amy Nabot a disparu.....

— Ah ? Et c'est çà qui le chagrine ? Pauvre Picquart !

— Je ne pense pas que la belle Amy Nabot avait beaucoup de sympathie pour lui.

— De sorte qu'il doit avoir été blessé dans son orgueil de mâle !

Ce disant le prince regarda fixement le capitaine pendant quelques minutes, comme s'il avait voulu lire dans sa pensée.

— Mais je ne suis pas venu vous voir pour vous parler du colonel Picquart, reprit l'officier, pour changer le thème de la conversation. Je suis venu pour vous inviter à prendre part à une chasse au lion dans les terres de mon ami James Wells à Sidi-Fathalla. Il y aura aussi

quelques-uns de mes amis de Tunis. J'espère que vous nous ferez l'honneur de votre présence, Altesse ?

Abd-el-Rahman hésitait, pensant à la belle prisonnière de son harem.

Il espérait encore réussir à la persuader de lui céder.

Finalement, il se dit que mieux serait sans doute de lui accorder quelques jours pour réfléchir et qu'il ne serait pas mauvais de la laisser seule pendant quelque temps.

Il n'y avait aucun danger qu'elle puisse fuir, parce que la surveillance du palais était rigoureuse et que les serviteurs étaient fidèles.

Après avoir réfléchi, il répondit lentement :

— Votre aimable invitation m'arrive malheureusement à un moment où je suis très occupé et j'ai des affaires qui m'empêchent de m'absenter.

— Cela est vraiment bien dommage ! Ne pourriez-vous même pas prendre deux jours de vacances, Altesse ?

Abd-el-Rahman paraissait toujours indécis.

Le capitaine insista :

— La dernière fois que j'ai vu mon ami, dit-il. Je lui ai parlé de vous avec beaucoup d'enthousiasme et je lui ai raconté quelques-uns de vos exploits de chasseur, ce qui l'a beaucoup intéressé... Néanmoins, quand je lui ai affirmé que vous étiez le plus habile chasseur de toute la Tunisie, il avait l'air un peu incrédule et, en fin de compte j'ai parié avec lui douze caisses de champagne que vous réussiriez sans peine à lui démontrer votre supériorité... De sorte que si vous ne venez pas, je vais perdre mon pari que j'étais sûr de gagner !

Flatté, le prince sourit et s'exclama :

— Ce serait vraiment un crime épouvantable que de vous faire perdre douze caisses de champagne, capitaine ! Je ne voudrais pour rien au monde avoir un aussi hor-

rible forfait sur la conscience ! J'irai donc avec vous à Sidi-Fathella ! Quand faut-il partir ?

— Dans la nuit, deux ou trois heures avant le lever du soleil, de façon à ce que nous puissions encore arriver de bon matin.

— Eh bien, c'est entendu. Je donnerai les ordres nécessaires à mes domestiques et je vous promets que vous gagnerez votre pari, car, comme chasseur, je ne crains pas de rival...

— Je le sais Altesse... Merci beaucoup ! Mais si vous voulez bien me permettre de vous donner un conseil, n'emmenez pas beaucoup de serviteurs avec vous, car il s'agit d'une partie tout à fait intime, entre amis, et votre faste habituel pourrait embarrasser un peu les autres invités. De plus, la maison de mon ami n'est pas bien grande...

— Très bien, je n'emmènerai avec moi que mon fidèle Hassan...

Les deux hommes parlèrent encore de choses et d'autres pendant un quart d'heure environ, puis le capitaine se retira pour retourner auprès de Picquart.

Il raconta au colonel la conversation qu'il venait d'avoir avec Abd-el-Rahman, mais il ne voulut pas lui confier ses projets. Picquart devait se fier complètement à lui.

.....

A l'heure fixée, Rieur et Abd-el-Rahman se rencontrèrent.

Le Chéik montait un superbe pur-sang qui, selon

l'usage du pays, portait sur le côté droit de son encolure, un tatouage avec le monogramme de son maître.

Hassan montait également un très beau cheval et il en tenait un autre par la bride, parce que le pince tenait à avoir un cheval de rechange.

Abd-el-Rahman avait donc tenu sa promesse de ne prendre avec lui qu'un seul serviteur.

Le capitaine chevauchait à côté du détective russe qui, pour la circonstance, s'était déguisé en chasseur d'Afrique.

En bon connaisseur, Rieur admirait les magnifiques chevaux et en faisait ses compliments au prince. Il savait que rien n'aurait pu être plus agréable au vaniteux Arabe et il tenait à lui faire plaisir afin de n'éveiller en lui aucune espèce de soupçon.

Quand, après une longue chevauchée, ils arrivèrent à la propriété de l'ami de Rieur, le maître de la maison se porta à leur rencontre et accueillit le Chéik avec une respectueuse cordialité.

Ils se mirent tout de suite à parler avec enthousiasme de la chasse projetée tandis que les serviteurs s'occupaient des chevaux fatigués par la longue course qu'ils venaient de faire.

James Wells conduisit son illustre invité à l'appartement qu'il avait fait préparer pour lui afin qu'il puisse faire un peu de toilette avant de redescendre pour le déjeuner.

Rieur s'était également retiré pour changer de vêtements.

Picquart, qui était déjà arrivé depuis plus d'une heure, devait rester dans sa chambre jusqu'à ce qu'on l'appelle.

Rieur et le Chéik apparurent en même temps dans la salle à manger où le déjeuner avait été servi avec un grand luxe.

En voyant Ivan Ivanovitch, le prince demanda avec un air étonné :

— Comment se fait-il que votre écuyer ne reste pas avec les chevaux, capitaine Rieur ?

Ce fut James Wells qui répondit à la place de l'officier.

— C'est moi qui ai insisté pour que le capitaine permette à ce brave garçon d'aider au service de la table, dit-il.

Quelques instants après Rieur échangea un clin d'œil avec Wells. C'était le signal convenu et Ivan Ivanovitch sortit de la salle.

Wells pria ses invités de bien vouloir attendre encore quelques instants, parce qu'il attendait encore un ami qui n'avait pas fini de s'habiller.

Quelques minutes plus tard, le colonel Picquart entra dans la salle.

— Que signifie cela ? s'exclama le Chéik.

— Une surprise, prince...

— Avez-vous combiné à dessein cette rencontre dans la maison de votre ami ?

— Oui, parce que le colonel Picquart aurait quelques questions à vous poser, Altesse...

— Je ne vois pas du tout ce qu'il pourrait avoir à me demander.

Picquart s'était approché.

— Moi, je sais bien ce que j'ai à vous demander, dit-il sur un ton sévère. Je veux savoir si vous êtes disposé à rendre immédiatement la liberté à Madame Amy Nabot que vous avez fait enlever.

Abd-el-Rahman se mordit les lèvres et serra les poings en un geste rageur.

Il eut un instant la tentation de se jeter sur Picquart et de le frapper, mais il se dit qu'il ferait mieux de garder son calme et de se dominer.

Tout souriant, il répondit :

— Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire colonel.

— Vous comprenez très bien, Altesse... C'est vous qui avez fait enlever Amy Nabot.. Je le sais parfaitement bien...

— Vous faites erreur, je vous assure.

— Pas du tout ! Et il est inutile que vous cherchiez à mentir ! J'ai les preuves de ce que cette dame se trouve dans votre palais.

— Vous plaisantez, je suppose ?

— Voulez-vous, oui ou non, remettre immédiatement cette personne en liberté ?

— Je vous prie de me parler sur un autre ton, colonel... Je ne suis pas accoutumé à ce que l'on s'adresse à moi de cette façon là et c'est une chose que je ne saurais tolérer !

Ce disant, le prince fit mine de se lever, mais deux mains qui venaient de s'appuyer lourdement sur ses épaules le contraignirent à rester assis.

Détournant la tête, il vit Ivan Ivanovitch.

— Que signifie ceci ? s'exclama-t-il, tout vibrant de colère.

Le capitaine Rieur vint se placer à sa droite, Picquart se tenait à sa gauche, Wells était en face de lui et le détective russe était resté derrière le fauteuil où il était assis continuant de tenir ses deux mains appuyées sur ses épaules.

De plus en plus furieux, Abd-el-Rahman répéta :

— Que signifie tout ceci ? Est-ce un guet-apens ?

— Quelque chose de ce genre, en effet, Altesse ! répondit Picquart avec un sourire ironique. Pouvez-vous nous blâmer d'avoir recours à des moyens analogues à ceux que vous avez employés vous-même pour vous emparer d'Amy Nabot ? Ce qui est certain, c'est qu'en ce

moment, nous vous tenons à notre merci et que vous ne pouvez pas nous échapper. Avouez que Madame Amy Nabet est sequestrée dans votre palais...

— Je n'avoue rien du tout ! gronda l'Arabe entre ses dents. Je ne sais absolument rien au sujet de cette femme.

— Vous mentez, Altesse !

Cette fois c'était le détective qui avait parlé.

Hors de lui, le prince se retourna brusquement et s'écria sur un ton de vive indignation ;

— Comment ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Comment osez-vous ?...

— Je sais que cette dame est dans votre palais parce que j'ai réussi à m'introduire dans votre parc l'autre nuit et que je l'ai vue par la fenêtre de la pièce où elle se trouvait. Je lui ai même parlé.

— Ah ! C'est vous qui vous êtes introduit chez moi ? Ceci pourrait vous coûter cher, mon ami !

— Je n'ai pas peur de vous.. Et comme vous voyez vos mensonges ne vous servent à rien.

Puis, se tournant vers Picquart, Ivan Ivanovitch poursuivit :

— Voilà une affaire réglée, colonel. Abd-el-Rahman est trop intelligent pour ne pas comprendre que son obstination est inutile. Maintenant, il fera tout ce que vous lui demanderez.

Malgré l'étreinte du Russe, le Chéik parvint à se lever et il s'exclama d'une voix de tonnerre :

— Je suis le prince Abd-el-Rahman, j'ai des milliers de sujets et je suis habitué à me faire obéir. Je ne m'en laisserai pas imposer par personne !

— On dirait presque que vous avez oublié que vous êtes en notre pouvoir ! dit le capitaine.

— Il est certain que vous avez agi avec beaucoup d'astuce, capitaine Rieur !

— J'ai suivi votre exemple ! Je vous conseille d'être raisonnable et de faire ce que nous vous demandons.

— Je n'ai pas besoin de vos conseils et je suis parfaitement résolu à garder cette femme.

— Vous allez nous obliger de vous maintenir prisonnier jusqu'à ce que nous ayons réussi à la délivrer.

— Essayez donc de pénétrer dans mon palais ! Nous verrons si vous y parviendrez ! Mes gardes tueront toutes les femmes du harem avant que vous soyez arrivé à en délivrer une seule !

Le capitaine Rieur fixa un instant sur l'Arabe un regard de souverain mépris puis, sur un ton impérieux il lui dit :

z z

— Vous allez envoyer un message à votre palais pour donner à vos serviteurs l'ordre de remettre Amy Nabot en liberté.

— Et si je refuse ?

— Si vous refusez, vous aurez à en subir les conséquences parce que le général Leclerc nous a promis de mettre un régiment à notre disposition en cas de résistance de votre part. Vous serez responsable des vies humaines qui seront sacrifiées si un combat a lieu et je suppose que vous comprenez où cela pourrait vous mener, n'est-ce pas ? Vous qui avez tant de femmes, pourquoi voudriez-vous vous faire tant d'histoires pour une seule ?

Le Cheikh lança au colonel un regard chargé d'une indicible fureur.

— Et vous-même ? fit-il. Pourquoi vous obstinez-vous tant à propos de cette femme-là plutôt que de n'importe quelle autre ?

— Ce n'est pas pour les mêmes motifs que vous... Si Amy Nabot le désire, elle sera parfaitement libre de revenir auprès de vous par la suite. Mais, pour le moment, il est absolument nécessaire qu'elle vienne à Paris avec

moi pour témoigner dans un procès de la plus haute importance.. Comprenez-vous ?

Abd-el-Rahman hésita encore un instant, continuant de serrer ses poings avec rage.

Finalement, il dit d'une voix sourde :

— Soit. Mon domestique va retourner au palais et Amy Nabet sera remise en liberté aujourd'hui même.

James Wells s'en fut chercher de quoi écrire tandis que le détective allait appeler Hassan.

Dès que le domestique fut entré dans la pièce, le prince s'exclama :

— Ma vie est en danger, Hassan !

Rieur l'interrompit en disant :

— Il est inutile que vous donniez des explications à votre domestique, Altesse...

Abd-el-Rahman eut un sourire cynique et répondit :

— A vos ordres !

Puis il écrivit quelques lignes en Arabe sur une feuille de papier qu'on lui avait apportée et il remit le message à son serviteur.

— Va vite Hassan, lui dit-il. C'est très pressé.

— Bien, Altesse.

Et le fidèle Hassan se retira après s'être profondément incliné devant son maître.

Durant quelques minutes, un profond silence régna dans la pièce. Personne ne trouvait un mot à dire.

Finalement, ce fut James Wells qui reprit la parole le premier, s'exclamant avec un air satisfait :

— Maintenant que les affaires sérieuses sont terminées, nous allons déjeuner, Messieurs ! Et vous, Altesse, je vous demande en grâce de ne pas avoir de rancune.. Montrez-vous beau joueur ! Cette fois, vous avez perdu la partie, mais vous devez en avoir gagné tant d'autres que cela ne tire pas à conséquence !

De fait, le prince fit assez bon visage. Quelques ins-

tants plus tard, il paraissait déjà avoir oublié sa mésaventure.

D'ailleurs tout le monde s'efforçait maintenant de lui être agréable. On s'empressait autour de lui pour le servir et James Wells, qui avait pris place à côté de lui, se mit à lui parler de chasse, ce qui l'intéressait toujours.

Toute la journée se passa à festoyer et à bavarder, car la partie de chasse qui avait servi de prétexte à l'invitation n'eut naturellement pas lieu. En pleine brousse, il aurait été trop facile au prince de s'enfuir, ce qu'il n'aurait probablement pas manqué de faire.

Dans la soirée, alors que les invités étaient déjà sur le point d'aller se coucher quand tout-coup, Ivan Ivanovitch se précipita dans le salon en criant :

— Alerte ! La maison est entourée par les gardes du Chéik !

— Avez-vous donc donné un ordre pour que l'on vienne nous assaillir ? demanda le capitaine Rieur sur un ton furieux en s'adressant au prince.

Abd-el-Rahman sourit avec un air sarcastique.

— La force contre la force ! dit-il simplement.

— Nous sommes perdus ! se lamentait James Wells qui venait de regarder par la fenêtre et qui avait vu le déploiement des troupes du Chéik.

— Que se passe-t-il ?

— Les Arabes sont sur le point de s'élancer à l'assaut

Abd-el-Rahman continuait de sourire et il regardait ses ennemis avec un air de triomphe.

\*  
\*\*

— Fermez les portes ! Fermez les volets des fenêtres !

Epouvantés, les domestiques de James Wells s'étaient précipités dans le salon et ils voulaient se rendre à l'ennemi qui avait déjà commencé l'attaque. Des coups de feu crépitaient de tous côtés.

Mais le capitaine Rieur criait sur un ton de commandement :

— Personne ne doit se rendre ! Armez-vous tous !  
Picquart le regardait avec étonnement.

— Que comptez vous faire ? lui demanda-t-il.

— Ne me demandez pas d'explications ! Vous verrez !

Puis le capitaine s'adressa de nouveau aux domestiques.

— Allez chercher des cordes et montez avec moi sur le toit !

Ensuite, se tournant vers James Wells, il lui demanda :

— Avez-vous des munitions en quantité suffisante ?

— Certainement ! répondit le maître de la maison. Dans ce pays, il faut toujours être prêt à faire face à des éventualités de toute espèce...

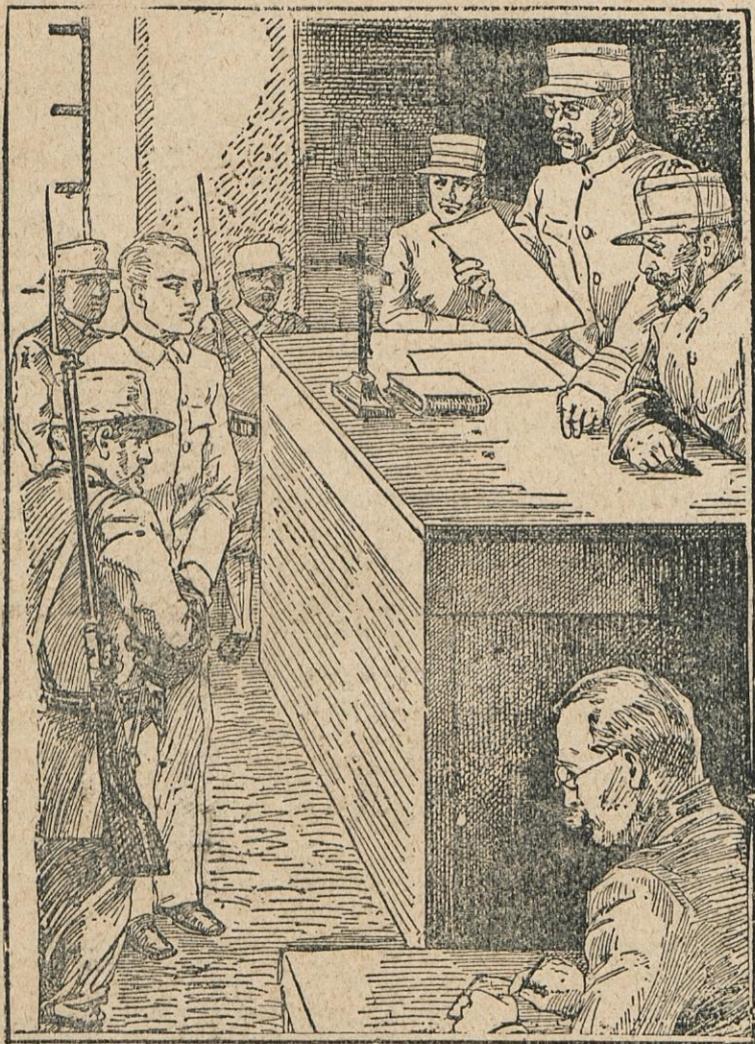
— Très bien !

L'un des domestiques s'empressa d'aller chercher des cordes.

Rieur en prit une et vint se placer derrière le Ghéik.

— Maintenant, Altesse, lui dit-il, — nous allons voir comment je sais conserver ma présence d'esprit. J'ai appris de vous autres, Arabes que tous les moyens sont bons à la guerre comme en amour et vous vous trompez fort si vous vous imaginez que vous allez pouvoir avoir raison de nous ! Ne vous hâtez donc pas trop de crier victoire !

Wells et Picquart observaient Rieur avec admiration.



*...le légionnaire Fritz Luders ayant été reconnu coupable de désertion et de vol, est condamné à mort (1840)...*



Sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise, le capitaine saisit les bras du prince et lui lia prestement les mains derrière le dos.

Abd-el-Rahman se débattait avec des contorsions désespérées, mais Rieur avait appelé Ivan Ivanovitch à son aide et l'Arabe fut bientôt complètement réduit à l'impuissance.

— Et maintenant, sur le toit ! commanda le capitaine en entraînant le Chéik avec lui.

Et il se retourna encore une fois vers les domestiques en s'exclamant :

— Venez ! Venez ! N'ayez pas peur ! Apportez des lanternes et des torches.. Il faut que les Arabes puissent voir distinctement leur prince !

Le personnel était en grande agitation. Tout le monde s'armait fébrilement ou s'occupait de transporter des munitions sur le toit, ou d'allumer des torches et des lanternes. L'un des domestiques précédait le capitaine Rieur et le Chéik pour leur éclairer le chemin.

Au dehors, on entendait un vacarme de tous les diables. Les Arabes tiraient comme des enragés contre les murs du rez-de-chaussée et contre les volets des fenêtres.

Mais le capitaine riait de bon cœur tout en tirant derrière lui le prince Abd-el-Rahman qui ne voulait pas monter sur le toit.

— Dépêchez-vous, Altesse ! lui disait-il. Vos sujets ont hâte de vous voir !

Abd-el-Rahman serrait les dents, se mordait les lèvres et se débattait vainement pour essayer de se délivrer des liens qui pénétraient dans sa chair et se serraient de plus en plus à mesure qu'il se débattait.

— Quand ils furent arrivés sur le toit, le capitaine ordonna à deux domestiques de se placer de chaque côté du Chéik avec des torches allumés.

— Voici votre prince ! cria-t-il aux Arabes qui se

préparaient à assiéger la maison. Le voilà, votre Chéik Abd-el-Rahman !

Les Arabes abaissèrent aussitôt leurs fusils et il se fit tout-à-coup un grand silence.

Puis, un long murmure s'éleva parmi les assaillants.

Rieur s'exclama de nouveau :

— Si vous osez vous approcher de la maison, si vous tirez encore, votre prince le paiera de sa vie !

Ce disant, l'officier empoigna son revolver et il en appuya le canon sur la tempe du Chéik.

— Si vous ne vous reculez pas immédiatement de cinquante pas, je tire ! poursuivit l'officier.

Ces paroles énergiques eurent immédiatement l'effet désiré.

L'un des Arabes, qui devait aussi être, dans son genre, une espèce d'officier, s'écria vivement :

— Non ! Non ! Ne tirez pas !

— Je ne tirerai pas si vous vous retirez.

Une discussion animée s'éleva entre les Arabes.

Rieur tenait toujours le canon de son revolver appuyé sur la tempe d'Abd-el-Rahman.

— La victoire est à nous, prince, ne le voyez-vous pas ? lui dit-il.

Le Chéik fit encore un effort pour se délivrer.

il avait l'écume aux lèvres et ses yeux étaient injectés de sang. Il frémissait de tous ses nerfs et avait l'air d'une bête fauve.

— Et de quelle façon comptez-vous mettre fin cette comédie ? fit-il.

— Vous allez ordonner à vos troupes de se retirer et vous enverrez un ordre à votre palais pour que l'on remette immédiatement Amy Nabot en liberté.

— Et puis ?

— Et puis ce sera tout... Demain soir vous serez de retour à votre palais.

Abd-el-Rahman regardait avec un air perplexe ses hommes qui se tenaient rassemblés devant la maison et qui, de leur côté, avaient tous leurs yeux fixés sur lui.

S'il leur avait donné l'ordre de s'élançer à l'assaut ils n'auraient pas eu beaucoup de peine à pouvoir pénétrer dans la maison, cela était certain. Mais par contre il sentait sur sa tempe le froid de l'acier de l'arme du capitaine et il comprenait bien que Rieur n'aurait pas hésité à faire feu.

Il ne lui restait donc vraiment pas d'autre alternative que de se rendre.

— Déposez les armes ! cria-t-il. Il est inutile de verser du sang ! Et que l'un de vous vienne pour recevoir mes ordres.



Abd-el-Rahman voulait descendre du toit et il faisait mine de s'éloigner, mais le capitaine Rieur le retint.

— Non, mon cher ami, lui dit-il. Il vaut mieux que nous restions encore un peu ici pour surveiller les mouvements de vos hommes. Si nous descendions, ils pourraient peut-être avoir la tentation de vous désobéir et de s'élançer à l'assaut de la maison !

— J'espère que vous n'avez quand même pas l'intention de me retenir ici toute la nuit ?

— Pourquoi pas ? Il fait un temps superbe et je trouve que l'on n'est pas mal du tout sur ce toit. Et puis, la lune va probablement apparaître d'ici une petite demi-gréable du tout !

vraiment très joli. Vous verrez ! Ça ne sera pas désa-

heure et nous pourrons alors admirer le paysage qui est

Abd-el-Rahman était furieux de se voir traiter de

façon aussi cavalière et il aurait bien voulu se rebeller. Mais comment l'aurait-il pu ?

Il fallait bien qu'il obéisse, que cela lui plaise ou non !

Il écrivit sur un papier l'ordre que Rieur lui avait communiqué et il le remit à son fidèle Hassan que l'on avait laissé entrer dans la maison et qui était venu le rejoindre sur le toit.

— Hassan, lui dit-il en dialecte Kabyle, tu sais ce que tu dois faire n'est-ce pas ?

Mais le capitaine Rieur avait compris et il lui dit :

— Cette fois, le brave Hassan va rester avec nous, car il doit déjà être fatigué et il a grand besoin de repos. Le message sera confié à un autre de vos hommes qui se rendra à votre palais accompagné de deux de nos serviteurs.

Le Chéik, ne pouvant faire autrement, fut bien obligé d'accepter.

Ses troupes s'étaient retirées jusqu'à une distance assez considérable de la maison et avaient commencé d'organiser une sorte de campement provisoire. Tout était rentré dans le calme et l'on n'entendait plus aucun bruit.

Mais ce calme allait-il durer ?

En tout cas, la plus élémentaire prudence recommandait de demeurer sur le qui-vive et il fut décidé que Rieur, James Wells et le colonel Picquart se chargeraient à tour de rôle de surveiller le Chéik que l'on ne devait pas perdre un seul instant de vue.

CHAPITRE CCLXXIV.

HEURES D'ANGOISSE.

Le missionnaire Van Houten et Leni avaient apporté des cadeaux à distribuer aux prisonniers.

Afin d'éviter d'éveiller des soupçons le missionnaire avait proposé à Leni de visiter d'abord un autre camp que celui où se trouvait Fritz Luders.

Leni portait le lourd panier rempli de paquets de cigarettes et de tabac, de tablettes de chocolat, de biscuits secs, de papier à lettres et autres choses de ce genre.

Le père Van Houten tenait sous le bras une serviette bourrée de brochures édifiantes et d'images religieuses.

Pour se concilier les bonnes grâces du gardien qui devait les escorter, Leni lui avait offert une bouteille de liqueur.

— Il faut que vous acceptiez aussi quelque chose ! lui avait-elle dit avec un aimable sourire.

— Finalement quelqu'un pense à vous ! avait répondu l'homme. Nous voyons toujours distribuer des cadeaux aux prisonniers tandis que nous ne recevons rien du tout !

— Les pauvres prisonniers sont bien à plaindre...

— Je le sais, mais ils sont coupables, et notre vie à nous n'est pas bien gaie non plus !

— Ce doit-être une chose terrible que d'être condamné pour toute la vie !

Le gardien haussa les épaules.

— Je le crois bien ! fit-il. Quand je vois ces malheureux, je pense avec terreur à ce que je ressentirais moi-même si je me trouvais à leur place. Nous autres, au moins, nous ne restons jamais ici beaucoup plus de deux ans, après quoi nous retournons en France. Mais je ne crois vraiment pas que tous ces hommes qui sont détenus ici méritent beaucoup de sympathie, parce que la plupart d'entre eux ont commis de très vilaines actions. Ce sont presque tous des assassins ou des traîtres à la patrie...

Le missionnaire se tourna vers le gardien et lui demanda avec intérêt :

— C'est bien ici que se trouve le fameux capitaine Dreyfus, n'est ce pas ?

— Oui, répondit le geôlier.

— Ne pourrions-nous pas le voir.

— Non, parce qu'il est isolé et qu'il ne doit pas recevoir de visites.

— Vous l'avez déjà vu ?

— Oui, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le voir quand j'étais de service à l'île du Diable..

— Comment vit-il ?

— Il a l'air très malheureux et je crois que sa santé est complètement ruinée. Il a la mine d'un mourant.

— C'est terrible ! L'on n'a donc pas pitié de lui ?

— La pitié ne doit pas exister dans un semblable lieu et si l'un des gardiens lui montrait quelque bienveillance, il est probable qu'il serait sévèrement puni. Si j'en avais eu le pouvoir, j'aurais volontiers fait quelque chose pour ce malheureux, mais cela aurait été trop dangereux pour moi. Et puis, qu'aurais-je pu faire ? Mais je crois qu'il ne souffrira plus bien longtemps car j'ai

eu l'impression, la dernière fois que je l'ai vu, qu'il allait mourir ; et ce serait sans doute ce qui pourrait lui arriver de mieux.

— Vous croyez ?

— Evidemment... Et puis, quand il sera mort, l'affaire Dreyfus sera définitivement enterrée. C'est çà que l'on veut.

Leni avait les larmes aux yeux.

— Et dire que ce pauvre homme est innocent ! fit-elle.

— Vous le connaissez ? demanda le gardien.

Craignant de s'être trahie, la jeune fille s'empressa de dire :

— Non, je ne le connais pas. Mais j'ai suivi son procès et j'ai la conviction de ce qu'il est innocent.



Le missionnaire avait pu savoir que Fritz Luders avait été affecté à des travaux de voirie et le second jour il se rendit avec Leni à l'endroit où le condamné devait être en train de travailler.

La jeune fille était très pâle. Elle avait le cœur serré d'angoisse et elle tremblait à l'idée de ce qu'elle allait revoir son malheureux fiancé.

Encore quelques minutes, et elle allait se trouver en sa présence.

Il était midi.

A cette heure, on accordait aux condamnés un bref repos.

Leni allait de l'un à l'autre, distribuant de petits cadeaux à ces infortunés qui la regardaient avec étonne-

ment. Sur leurs visages décharnés, c'était à peine si une vague lueur de vie apparaissait encore.

Leni avait énormément de peine à retenir ses larmes.

La pitié que lui inspiraient ces malheureux était trop grande.

Soudain elle s'arrêta et porta vivement la main à son cœur.

La respiration lui manquait...

Elle s'appuya au bras du missionnaire qui comprit immédiatement.

— Vous l'avez vu ? chuchota-t-il.

— Oui... Le voilà, là-bas. Le numéro 3417..

— Ayez du courage et gardez votre calme !

Ne vous trahissez pas ou tout est perdu !

Leni serra les lèvres et murmura :

— Oui... J'aurai du courage.

Le père Van Houten se retourna vers le gardien qui les suivait à une distance de quelques pas et lui demanda :

— Voulez-vous permettre à la sœur missionnaire de parler dans leur langue aux prisonniers alsaciens ?

— Certainement, répondit l'homme. Ça n'est pas défendu...

Leni s'approcha de Fritz tandis que le père Van Houten cherchait à détourner l'attention du gardien.

Fritz Luders avait vu qu'une sœur missionnaire s'avavançait vers lui et il la regardait fixement, ne paraissant pas la reconnaître.

Quand elle fut près de lui, la jeune fille lui posa sa main sur l'épaule et murmura :

— Fritz !

Elle avait mis dans ce seul mot tout son amour, toute sa compassion, toute la tendresse de son âme.

Fritz Luders la regardait avec un air égaré. Était-ce vraiment bien elle, sa chère Leni ? Il ne pouvait détacher ses yeux du gracieux visage de la jeune fille, en-

cadre de la coiffe de sœur missionnaire qui lui donnait un air angélique.

— Toi, Leni ? balbutia-t-il.

— Oui, Fritz, c'est moi ! Mais ne parle pas trop fort. Personne ne doit se douter...

— Tu as eu du courage de venir jusqu'ici, ma petite Leni ? interrompit le condamné.

— Que ne ferais-je pas pour te revoir, mon cher Fritz ! Il faut que je sois auprès de toi.. Je ne peux pas te laisser souffrir seul.

— Oh, Leni ! En quelles tristes circonstances nous nous retrouvons !

— Néanmoins, je suis bien contente de te revoir, Fritz !

— Moi aussi, Leni... Mais dire que toutes nos espérances, tous nos beaux rêves de bonheur sont maintenant anéantis à jamais ! Quelquefois, je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que je meure !

— Non, mon cher Fritz ! Il ne faut jamais désespérer. Dieu nous viendra sûrement en aide et tu seras sauvé !

Le prisonnier hocha tristement la tête et répondit :

— Je ne vois pas du tout comment cela serait possible, ma petite Leni !

— J'ai des amis dévoués, Fritz, et ils feront tout leur possible pour vous venir en aide.

— Non, Leni, je te supplie de ne plus penser à cela et de ne rien tenter pour me sauver, parce que tu n'arriverais certainement à rien d'autre qu'à t'attirer de graves ennuis... Maintenant, il n'y a plus que la mort qui puisse encore me délivrer... D'ailleurs, nous allons partir d'ici dans quelques jours.. Nous devons aller travailler dans les marais et là, tous les condamnés finissent fatalement par succomber à la fièvre un jour ou l'autre.

— Je te répète, Fritz, que tu ne dois pas te désespérer... Tu dois vivre. Vivre pour moi !

— Tu m'aimes donc tant que ça, Leni ?

— Par amour pour toi, j'ai quitté ma famille et la maison paternelle pour venir te rejoindre... Quoi qu'il puisse arriver, je ne t'abandonnerai jamais, tant qu'il y aura en moi un souffle de vie et je ne cesserai jamais d'espérer. Tu dois avoir confiance en moi, car, tôt ou tard, j'arriverai bien à te sauver.

— Si tu savais, Leni, comme cette vie est terrible ! Mais je ne veux pas que tu continues de te sacrifier pour cela ta vie entière !

— Si, dit Leni, je resterai. Au moins, je pourrai te voir et te parler de temps à autre. De cette façon tu ne perdras point courage et tu trouveras la force d'attendre avec patience et résignation le jour où tu seras enfin délivré.

Le père Van Houten, qui s'était approché, chuchota :

— Il vaut mieux ne pas prolonger davantage cette conversation pour cette fois-ci... Autrement, les gardiens pourraient peut-être commencer à avoir des soupçons.

Leni serra rapidement la main de son fiancé et s'éloigna avec le missionnaire.

Quelques instants après, le sifflet de l'inspecteur rappelait les prisonniers au travail.

CHAPITRE CCLXXV.

UNE TENTATIVE AUDACIEUSE.

Quand Fritz von Stetten se leva de la table de jeu, il était minuit.

— Je suis fatigué, dit-il. Retournons à l'hôtel..

Il offrit le bras à Brigitte et tous deux sortirent du Casino.

— C'est agaçant ! murmurait l'Allemand sur un ton de mauvaise humeur. Chaque fois que j'arrive à gagner une petite somme, je la reperds immédiatement après !

— Néanmoins, jusqu'à présent, c'est dans le jeu que tu as trouvé ta distraction préférée ! remarqua la jeune femme.

— Est-ce que cela serait un reproche ? Il me semble que c'est avec mon argent à moi que je joue !

— Oui, en effet.. C'est ton argent..

Comme elle haïssait cet argent ! N'avait-elle pas vendu son bonheur ? Ne s'était-elle pas sacrifiée pour quelques centaines de mille francs ? Et ne devait-elle pas porter avec résignation le poids du sacrifice qu'elle avait consenti ? N'avait-elle pas le devoir d'accepter sans ce plaindre les caprices de cet homme aussi fantasque qu'un enfant gâté, ses caresses parfois brutales et ses paroles souvent désagréables ?

De retour à leur hôtel, ils prirent place à une table du hall pour boire quelque chose avant de se retirer dans leur appartement.

A peine étaient-ils là depuis cinq minutes que Du-bois apparut.

Brigitte se mit à le regarder avec insistance. Quel était donc le secret que cet homme aurait pu lui révéler ? Et par quel moyen aurait-elle pu l'amener à le lui dévoiler ?

Un ardent désir de pouvoir venir en aide au malheureux frère de Mathieu Dreyfus avait surgi dans son âme.

Elle était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'apercevait même pas de ce que son mari l'observait.

— Pourquoi regardes-tu cet homme ? lui demanda-t-il tout-à-coup d'une voix dure.

— Ne recommence pas avec tes jalousies ridicules, Fritz ! répondit-elle vivement. Je ne puis tolérer d'être offensée de cette façon !

— Offensée ! Crois-tu donc que je n'ai pas vu que ce Monsieur t'a longuement regardée avant même que tu te sois aperçue de sa présence ?

— Fritz, je te prie de ne pas me tourmenter !

— Ne comprends-tu donc pas que c'est toi qui me tourmentes ? Ta froideur vis-à-vis de moi est exaspérante ! Ta pensée est toujours au loin ! Tu rêves probablement de cet ami que tu as rencontré à Paris !

Brigitte se leva brusquement.

— J'en ai assez, à la fin ! s'exclama-t-elle. Je m'en vais !

— Bien ! répondit l'Allemand avec une expression de fureur contenue.

Et, se levant aussi pour suivre sa femme, il ajouta d'une voix sourde.

— Nous allons partir demain... J'en ai assez d'être ici ! Cette vie stupide commence à m'ennuyer.

— Comment ? Tu veux déjà quitter Monte Carlo ?

— Ah, ah ! Voilà que tu te trahis, maintenant ! Tu tenais donc à rester ici ?

A ce moment, l'oncle de Brigitte, qui venait de rentrer à l'hôtel, s'approcha d'eux.

— Vous êtes revenus de bonne heure du casino, ce soir, remarqua-t-il.

— Oui... Nous allons nous coucher parce qu'il faut que nous nous levions de bonne heure demain matin... Nous rentrons à Berlin.

— Vraiment ? dit Monsieur von Schwartzkoppen. Moi aussi, j'ai l'intention d'aller faire un petit voyage en Allemagne. Si vous voulez, nous ferons route ensemble.

Brigitte n'entendait même pas les paroles de son oncle. Elle était très ennuyée de la décision de son mari qui risquait de réduire tout ses projets à néant.

Comment faire ?

Après avoir réfléchi quelques instants, elle se dit qu'il fallait absolument qu'elle arrive à causer avec Du bois le soir même.

D'autres personnes de leur connaissance, qui revenaient du casino ou du théâtre, venaient d'entrer dans le hall. Il s'en suivit une conversation générale qui devint bientôt assez animée et, à un certain moment, Brigitte s'aperçut de ce que son mari s'éloignait avec deux autres messieurs avec qui il s'était mis à parler d'affaires diplomatiques.

Il fallait qu'elle profite de ces quelques instants où elle n'était pas surveillée !

S'asseyant à une table, elle arracha une feuille d'un petit carnet qu'elle avait dans son sac à main et y écrivit rapidement ces quelques mots au crayon :

« Il faut que je vous parle. Venez dans une heure sur la terrasse inférieure, derrière le casino. Ne manquez pas. Je vous attendrai.

Puis elle plia le papier, fit signe à un valet qui passait et lui remit une pièce d'or en même temps que le bref message.

— Portez cela à ce Monsieur qui est là-bas, assis seul près de l'ascenseur, lui dit-elle.

Le valet s'empressa d'exécuter cet ordre.

La jeune femme le suivit du regard et se mit à épier la physionomie de Dubois tandis qu'il déployait le papier et lisait les quelques mots qu'elle y avait écrit.

L'espion ne manifesta aucun étonnement. Après avoir pris connaissance de la communication, il replia le petit papier et le glissa dans une poche de son gilet. Puis il tourna la tête du côté où se tenait Brigitte et lui adressa un petit signe discret pour lui faire comprendre qu'il viendrait au rendez-vous.

Alors, la jeune femme se leva et s'éloigna.

Le principal était fait. Il ne lui restait plus qu'à sortir de l'hôtel sans se faire remarquer.

